

Les objets (re)trouvés

Petit argumentaire pour venir aux ateliers du GFEN

Michèle MONTE

Durant l'année 93-94, Odette et Michel Neumayer, responsables du GFEN Provence, ont préparé et animé avec Danielle Laurent, de l'association Adhémuse, des week-ends et un stage explorant les rapports entre écriture et musique. L'atelier d'écriture dont je vais parler a clos ce travail en manière de défi : en effet, Danielle Laurent étant absente, il a fallu qu'Odette et Michel inventent seuls l'atelier destiné à faire redécouvrir aux participants du stage les objets en terre cuite qu'ils avaient produits pendant le stage mais qu'ils avaient dû laisser afin qu'ils puissent être cuits. Quoique pas du tout spécialistes en musique, Odette et Michel ont donc retravaillé la problématique du lien entre objets sonores et écriture dans un processus de formation où la musique servait de support, de champ d'exploration.

Le défi était double car il fallait également inventer un atelier suffisamment ouvert pour y intégrer des participants occasionnels, d'une façon qui fasse sens pour eux aussi. Tel était mon cas : j'avais participé en octobre à une demi-journée de travail (fabrication de «lames sauvages») mais n'étais venue ni aux journées suivantes ni au stage. Pourtant cette après-midi de mars fut pour moi hautement signifiante. Je vais essayer d'en rendre compte en confrontant le descriptif du déroulement de l'atelier et ma propre réflexion. En italiques, les réflexions du participant novice et sceptique, ou au contraire du connaisseur plein de complicité, qui pointent quelques-unes des ruptures introduites par l'atelier par rapport à des pratiques plus attendues.

Cet article voudrait montrer en quoi les ateliers d'écriture, tels qu'ils sont conçus au GFEN, permettent d'authentiques démarches de création - bien que la dimension ludique soit très présente, on est loin des simples jeux d'écriture que proposent beaucoup d'ateliers !- car ils plongent d'emblée leurs participants dans la complexité du rapport au réel et à la langue. Il illustre aussi, me semble-t-il, le fait que l'invention d'un atelier d'écriture ou d'une démarche de construction de savoir, est un acte de création authentique, une sorte d'alchimie où de multiples paramètres sont pris en compte par les animateurs pour produire l'apparente magie d'un moment d'écriture et de recherche partagées. Reste à reconnaître socialement cette invention qui, pour l'instant, n'a pas le prestige des fictions littéraires ou des découvertes scientifiques.

Pistes énoncées par les animateurs avant le début de l'atelier et qui ont présidé à son élaboration :

1 - A partir de la question «quel sens donne-t-on à une activité un mois après l'avoir faite ?», il s'agira d'explorer l'écriture comme une forme d'évaluation permettant de retravailler un vécu, une expérience.

2 - On peut faire l'hypothèse que quand on apprend à faire quelque chose (ici, des objets en terre cuite en vue de productions sonores), on apprend avant tout à se servir de soi.

3 - Quel rapport à la mémoire instituer qui soit autre chose que la peur de manquer de mémoire ou le souci de tout retracer point par point ?

Tiens, tiens, ici ils abattent leurs cartes d'entrée de jeu. Du coup le sens de l'atelier se construit ensemble, les stagiaires ayant les moyens de situer la séquence par rapport à un projet clairement énoncé qui, à la fois, l'oriente et la déborde.

Avec ces animateurs du GFEN, on vient faire tranquillement un petit atelier et on se retrouve plongé dans des problématiques tout à fait fondamentales pour n'importe quel formateur qui a à gérer la question de la durée d'une formation et de ses traces.

Le travail sur soi, voilà quelque chose dont on ne parle guère dans les programmes officiels, mais n'est-ce pas le sens véritable de formules comme «l'éducation de l'Homme et du futur citoyen» ? En tout cas, on est loin d'un apprentissage technique qui met la personne entre parenthèses.

Bon, mais moi, dans l'histoire, de quoi vais-je me souvenir puisque je n'étais pas là au stage ?

1^{re} phase :

Les animateurs déposent sur une table deux gros cartons contenant des objets soigneusement emballés et donc masqués, invisibles.

Consigne : énumérez tout ce qui peut être contenu là-dedans. Chacun donne ses mots à haute voix et on constitue progressivement 3 immenses listes, une pour les noms, une pour les verbes, une autre pour les adjectifs.

Premier déplacement : on parlait d'objets (re)trouvés et voilà qu'ils restent hors d'atteinte. On s'attendait peut-être à une leçon de choses, on tombe sur un jeu de pistes. Quels farceurs, ces animateurs !

Ici se constitue la cohésion du groupe : moment décisif où se joue l'adhésion de chacun à la démarche en cours.

Les participants au stage réinventent les objets qu'ils ont fabriqués en les nommant, en évoquant leurs propriétés ou les gestes qu'ils ont faits sur et avec eux. Mais ces mots qui disent le travail de la terre, les empreintes sur l'argile fraîche, les sons que l'on s'attend à produire ou à entendre, ont tellement à voir avec des expériences fondatrices pour toute l'humanité (le travail du potier, la glaise modelée, le souffle et le chant, les tablettes cunéiformes, etc), le contraste entre l'impalpable des mots pourtant écrits et partageables, et la matérialité de la terre pourtant cachée et mise provisoirement à distance, est si parlant que les autres personnes entrent facilement dans la consigne et profèrent leur parole. D'autre part, le fait que les objets soient cachés, met tout le monde à égalité, les fabricateurs et les autres. Joie commune devant ce réel inépuisable dès qu'on veut le nommer, recreation des objets où toutes les propositions sont acceptées. Pas de censure, pas d'exclusion.

2^e phase :

Des exemplaires de la revue d'écritures «Filigranes» sont déposés sur les tables.

Consigne : trouver dans «Filigranes» 2 ou 3 expressions qui parlent, les recopier sur des bandelettes.

Ces bandelettes une fois affichées sont lues à voix haute.

Décidément, dans ces ateliers du GFEN, on n'a jamais assez de mots ! Comme si les listes de la 1^o phase, déjà si longues, ne suffisaient pas. On est loin des recherches de vocabulaire si limitées des préparations aux rédactions ! Et en plus, ces phrases de «Filigranes», la plupart sont incompréhensibles et n'ont rien à voir avec le sujet ! Qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ?

3^e phase :

Consigne : écrire seul ou à deux un texte qui prépare les retrouvailles avec l'objet.

Les textes sont ensuite lus à voix haute.

Finalement, ces listes de mots et ces bandelettes, ce n'est pas si mal, moi qui n'arrive jamais à écrire plus de deux lignes, je me suis laissé emporter et j'ai inventé une longue histoire en pillant sur les affiches quand les mots me manquaient.

4^e phase :

Les objets sont déballés, exposés. On les manipule, on s'en régale le regard et l'ouïe. On constitue des petits groupes où chacun dispose d'un ou plusieurs instruments de son choix.

Consigne : préparer à l'aide des objets déballés un objet sonore à partir d'un titre cueilli dans les textes produits.

- Alors là, ils exagèrent vraiment, ces animateurs : comment, en quelques minutes, allons-nous, nous qui ne sommes pas musiciens, faire surgir une production qui rende compte de toutes sortes de découvertes ? Les objets, leurs propriétés sonores, correspondant ou non à ce qu'on en attendait, les évocations qu'elles suscitent, les possibilités de superposition ou d'harmonisation des sons entre eux, mais on n'aura même pas le temps d'explorer tout ça !

- Mais n'oubliez pas tout le travail d'écriture préalable ! C'est lui qui va nous permettre de faire du sens avec l'imprévu, l'imprévisible sonore, et d'écouter ces productions sonores en y rattachant tout ce qui a été vécu précédemment dans l'atelier. Et puis, le vécu du groupe est maintenant suffisamment fort pour que l'écoute soit respectueuse, complice, ouverte à la fois au jeu et à l'émotion.

5^e phase :

Consigne : écrire une petite théorie de l'usage de soi à travers l'usage de l'objet, sous forme de lettre, de poème, d'argumentation.

Lecture des textes produits et discussion sur l'ensemble de l'atelier.

Quoi ! de l'écriture théorique ? Mais ils nous prennent pour qui au GFEN, on n'est quand même pas des philosophes !!

Le travail de la mémoire acquiert ici une autre dimension. Il sort du rationnel, du raisonnable, il entre dans le domaine des **résonances**, de l'imaginaire personnel et collectif. Les expressions choisies parlent à chacun(e) de son souci ou de sa joie intime, de sa quête du moment ancrée parfois dans un lointain passé ou ouverte sur un avenir incertain ou prometteur, elles font émerger des désirs, des images, qui font partie d'une histoire très individuelle, mais qui, par le biais des mots et des phrases des autres, entrent dans l'histoire commune et trouvent à se dire.

Et voilà ma mémoire personnelle convoquée, **mon fil d'Ariane qui se renoue**. Je m'implique car c'est mon rapport avec les mots, avec la vie, qui est en jeu, dès lors que je scrute d'un peu près ces phrases que j'ai choisies ou que j'aime écouter.

Et le groupe se renforce dans l'écoute des choix de chacun, où l'on peut mesurer à la fois nos différences et nos complicités, et s'émerveiller des trouvailles des autres soit qu'elles fassent écho aux nôtres, soit qu'elles nous ouvrent des horizons.

Ces retrouvailles avec l'objet sont tout autant des **retrouvailles avec moi-même**. Echo des lectures récentes sur la vie des Touareg, je parle de désert et de fontaines parce que j'imagine des flûtes et de l'argile séchée sous les tissus qui couvrent les cartons, mais plus encore parce que la vie est pour moi une marche où alternent des courses nomades et des séjours aux oasis.

Ces objets encore cachés, **obscur objets de désir**, se parent de tous les sortilèges des textes qui les évoquent et qui retravaillent métaphoriquement les activités qui les ont fait naître..

Notre production s'intitule «Livres à l'épreuve du souffle». Le rôle du **titre** me semble ici tout à fait essentiel car il affirme le **primat du sens sur la technique** et ceci est tout à fait fondamental dans la façon de considérer les apprentissages. En effet alors qu'il est impossible à un être humain de maîtriser l'ensemble des techniques, il lui est possible de donner du sens à toute activité, et c'est d'ailleurs la condition pour que cette activité soit réellement formatrice pour lui. L'objectif de l'atelier n'est donc pas de produire des «objets sonores» dans les règles de l'art musical mais de donner un sens à cette production. Force est de reconnaître que dans l'enseignement traditionnel, c'est souvent la démarche inverse qui est faite, d'où la perte de sens et d'implication ressentie par les apprenants. Si le fait de donner du sens à ce que l'on fait peut susciter l'envie d'un apprentissage technique plus poussé dans un domaine qui nous intéresse particulièrement parce qu'il permet plus qu'un autre le fameux travail sur soi évoqué plus haut, la nécessité de maîtriser de techniques diverses, parcellaires et étanches entre elles, suscite bien souvent chez les apprenants un rejet des champs de savoir ou de création auxquels les techniques sont censées les initier.

De la discussion est ressortie la conviction que l'écriture est un moyen puissant pour évaluer une activité, cette évaluation étant entendue comme d'une part le fait de **donner de la valeur**, du sens, à ce qu'on fait, et d'autre part, comme un moyen de mesurer les écarts entre le prévu et l'advenu, de **(di)gérer l'inattendu en apprenant à le lire, à l'écrire**.

Pour ma part, je retiens de cet atelier la réflexion qu'il m'a permis de faire sur **le continu et le discontinu dans le temps de la formation** : j'y ai vu une séquence qui avait un sens en soi tout en s'inscrivant dans un parcours de longue durée et en faisant lien avec ce qui avait précédé.

J'ai aussi senti que cet atelier travaillait très profondément, depuis la nomination (1^o phase) jusqu'au travail avec des objets en terre (5^o phase) la question du **rapport à l'origine**, d'où l'implication très forte de chacun des participants, la force des textes, la qualité de l'écoute finale. Les consignes très ouvertes, très peu techniques («énumérer tout ce qui peut être là-dedans», «écrire un texte qui prépare les retrouvailles avec l'objet») et le dispositif facilitant (stock de mots et expressions, affichage autorisant le pillage, choix d'un titre préalable) permettaient à chacun(e) de s'affronter aux questions qui le travaillaient lui/elle personnellement, tout en cheminant avec le groupe jusqu'à la production sonore.